

Les quatre saisons de Frankie, Tommy, Bob et les autres *Jersey Boys*, États-Unis, 2014, 2 h 14

Patricia Robin

Number 292, September–October 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72845ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robin, P. (2014). Review of [Les quatre saisons de Frankie, Tommy, Bob et les autres / *Jersey Boys*, États-Unis, 2014, 2 h 14]. *Séquences*, (292), 57–57.

Jersey Boys

Les quatre saisons de Frankie, Tommy, Bob et les autres.

À 84 ans, la machine à succès Clint Eastwood récidive pour une 33^e fois, à titre de réalisateur, en plongeant au cœur de la musique pop rock des années soixante. Son adaptation cinématographique de la comédie musicale éponyme – gagnante de six Tony et d'un Grammy – retrace les tribulations du groupe désormais légendaire les Four Seasons avec, en figures de proue, Frankie Valli, dont la voix nasillarde a fait le bonheur des jeunes Américains de cette époque, et Bob Gaudio, dont les créations de chansons ont généré une série de succès que l'on fredonne encore aujourd'hui dans les centres gériatriques.

Patricia Robin

D'entrée de jeu, un surtitre nous situe en 1951 dans une petite ville du New Jersey (ce qui explique le titre). Les voitures d'époque aux pare-chocs chromés, les tenues vestimentaires, les chaussettes blanches dans les chaussures noires, les coiffures gominées ainsi que les attitudes et l'accent italo-américains exagérés nous font pénétrer l'univers de voyous à la solde tacite d'un parrain de pacotille (l'inexorable Christopher Walken). Les déboires des jeunes hommes sont vite compensés par la musique qui, dès lors, prend toute la place. On suit l'histoire de Francesco Stephen Castelluccio (rebaptisé Frankie Valli) et de son copain arriviste Tommy DeVito, formant un groupe de chanteurs dont les autres membres fluctueront jusqu'à ce que Bob Gaudio s'y greffe pour enfin constituer The Four Seasons. Évoluant entre doo-wop et pop rock, ils enchaînent une série de petits contrats de choristes, de petits concerts jusqu'à ce que le succès *Sherry* leur donne accès à la popularité. On assiste alors à un *biopic* conventionnel où les hauts et les bas de la formation composent la trame dramatique commentée tour à tour par les principaux protagonistes s'adressant directement à la caméra. Sans grande surprise, le quatuor supporte mal la célébrité et la complicité s'effrite peu à peu tandis que l'esprit de corps laisse la place aux individualismes. Cependant, Eastwood se plaît à filmer les performances sur scène en mettant en exergue le style qui a tant séduit dans ces années où *l'American Dream* battait son plein. La présentation des chansons chorégraphiées, des harmonies qui gravitent autour des microphones, des costumes uniformes, des gestuelles et des sourires accrocheurs évoque tout un pan de l'Histoire de la musique du milieu du 20^e siècle; une musique qui n'a cessé d'évoluer depuis, fortement influencée par le blues des Noirs du Sud et le rock britannique. Ces jeunes Italo-américains prouvent que tout devient possible dans ce pays plein de promesses, un thème cher à l'octogénaire qui affectionne les personnages qui vont au bout d'eux-mêmes.

Afin d'étoffer sa production *vintage*, Eastwood et son directeur de la photographie ont opté pour une colorisation



Une atmosphère vieillotte à la tonalité vivante et réaliste

particulière qui entoure les scènes d'une atmosphère vieillotte tout en lui conférant une tonalité très vivante et réaliste, augmentant de ce fait le retour dans le passé que la direction artistique, les costumes et les coiffures s'ingénient à respecter. Les rares clins d'œil au paysage culturel font à peine état de l'émergence du *pop art* de Warhol, faisant fi de toute l'effervescence musicale; quant au contexte historique, il est totalement évacué. On nage au sein de la cellule houleuse de la bande et des difficultés de Valli à conjuguer concerts et vie de famille, aspect plaqué et peu convaincant. La distribution inégale composée d'acteurs peu connus, mis à part Walken, permet au spectateur de découvrir de nouveaux talents aperçus au gré des téléseries américaines. Évidemment, les nombreuses chansons font émerger des mémoires leurs succès des palmarès d'antan.

On s'étonne de reconnaître *Big Girls Don't Cry*, *Walk Like A Man*, *My Eyes Adored You*, *Can't Take My Eyes Off You*, comme s'ils avaient toujours fait partie du patrimoine musical mondial des dernières décennies. Alors que le film s'étire en longueur pour bien étoffer le parcours et les anecdotes qui ont ponctué l'existence du groupe et de Valli, on se surprend à trouver des lacunes dans les maquillages, les postiches et les vieillissements. Heureusement, par un détour magique propre au cinéma, on retrouve tous les personnages dans une chorégraphie urbaine bollywoodienne au terme de ce récit qui finit dans le pardon et le bonheur. Eastwood prouve à nouveau qu'il sait conter des histoires bien qu'ici, il semble avoir le souffle court. Son *Jersey Boys* a certes une valeur historique qui permet à la comédie musicale de prolonger son succès, mais le ton convenu et la réalisation académique nous laissent espérer un meilleur *American Sniper* (son opus attendu en 2015).

■ **Origine** : États-Unis – **Année** : 2014 – **Durée** : 2 h 14 – **Réal.** : Clint Eastwood – **Scén.** : Marshall Brickman, Rick Elice, d'après le livret de leur comédie musicale – **Images** : Tom Stern – **Mont.** : Joel Cox, Gary Roach – **Mus.** : Bob Gaudio, Bob Crewe – **Son** : Wesley Claggett, Walt Martin – **Dir. art.** : James J. Murakami – **Cost.** : Deborah Hopper – **Int.** : John Lloyd Young (Frankie Valli), Vincent Piazza (Tommy DeVito), Erich Bergen (Bob Gaudio), Mike Doyle (Bob Crewe), Michael Lomenda (Nick Massi), Christopher Walken (Gyp DeCarlo), Renée Marino (Mary Delgado) – **Prod.** : Clint Eastwood, Tim Headington, Graham King, Robert Lorenz – **Dist. / Contact** : Warner.